

# Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes

Autor(en): **Daucourt, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **5 (1902)**

Heft 232

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251673>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

# LE PAYS

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

Porrentruy

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 30<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

30<sup>me</sup> année LE PAYS

## HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIESELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Jean de Werth, général d'une armée d'Impériaux et de Croates, vint au mois d'octobre 1636 prendre ses quartiers d'hiver dans les Franches-Montagnes. Aussitôt les gouvernements des comtés de Neuchâtel et de Valengin garnirent leurs frontières de troupes qui y demeurèrent pendant cinq mois.

Au mois de mars de l'année suivante, Jean de Werth, général de l'Empire, se retira de la Montagne et c'est alors que ce pays fut occupé par les troupes du duc de Saxe-Weimar, général suédois, malgré les gardes placées aux principaux passages de la Montagne. L'invasion suédoise se fit si inopinément par Saulcy, que toutes les maisons furent pillées. Beaucoup de pauvres gens furent tués et leurs maisons pillées et brûlées.

Bientôt les Suédois se répandirent dans tous les villages, dans les fermes écartées, en brûlant, en pillant, en massacrant. Ce qu'ils ne consumaient pas, ils allèrent le vendre à la Ferrière où ils conduisirent aussi du mobilier, du linge, des ustensiles de toutes sortes qu'ils volaient. La Ferrière fut bientôt un vaste champ de foire où accouraient les gens du Val d'Erguel, de Bienne, des

campagnes de Berne. Ces populations protestantes s'entendaient admirablement avec les Suédois, leurs corrégionnaires, et s'empresaient d'acheter ce que les troupes volaient aux malheureux catholiques de la Montagne. On disait dans les parties protestantes de la Suisse « allons à la grande fête aux marchandises de la Ferrière ». Triponé, dans son journal, dit que ces Suisses étaient si échauffés d'aller acheter à la Ferrière du butin que les Suédois y portaient, qu'ils ont acheté, dans des sacs, de la mousse pour de la laine et des sacs de cendres pour de la farine et, dans un coffre, le corps d'une femme morte pour du linge.

Cette occupation de la Montagne, par les Suédois, dura quatre mois.

Les Suédois se répandirent aussi dans la Franche-Comté et pillèrent les populations catholiques. Ils amenèrent dans la principauté de Neuchâtel beaucoup de butin, de linge, de meubles, des denrées etc... qu'ils vendaient à très bas prix, et, comme plusieurs personnes faisaient des difficultés d'acheter de ce butin qui avait été pris à leurs voisins, dès que les Suédois s'en apercevaient, ils en faisaient des tas et y mettaient le feu, ce qui fit que dans la suite on aime mieux acheter ces meubles que de les voir brûler. Par là ces gens se pourvurent abondamment de linge et de toutes sortes de meubles. Beaucoup de Montagnards s'étaient réfugiés en Suisse, dans le canton de Fribourg, entre autres. Après le départ des Suédois, ils rentrèrent dans leurs foyers incendiés, pillés, anéantis. Ils n'avaient plus de graines pour ensemençer leurs terres, plus de bétail pour les labourer et c'est au prix

de sacrifices inouïs qu'ils parvenaient à trouver des subsistances et du bétail en Suisse.<sup>1)</sup> Plus du tiers de la population avait été moissonnée par la famine, la peste et l'occupation. Les malheureux habitants découragés par tant de calamités, se décidaient à grand-peine à rebâtir leurs maisons et à reprendre la culture. C'était grande pitié de voir les fils de famille semblables à des squelettes ambulants, s'atteler 6 ou 8 ensemble à la charrue et à la herse, traîner les charriots pour rentrer le peu de récoltes que la vermine, les souris vinrent ronger et gâter.

Ces animaux nuisibles détruisaient parfois plus d'un journal en une seule nuit.<sup>2)</sup>

C'est à cette époque que les Suédois pillards enlevèrent la cloche de l'église des Bois après l'avoir mise en morceaux. Le curé, Louis Gigon, dut se cacher dans une ferme écartée, appelée Vallevrein au Cul des Prés. Là il disait la messe et consolait ses malheureux paroissiens. Plusieurs Montagnards furent emmenés comme prisonniers, parmi lesquels Guillaume Triponé, l'auteur de mémoires célèbres sur cette lamentable occupation.

Les Suédois ravagèrent ensuite les pays de la rive gauche du Doubs, pays soumis à l'Espagne. Tout fut brûlé, pillé, ravagé,

1) Beaucoup de Montagnards s'étaient réfugiés dans les comtés de Neuchâtel et de Valengin. Il n'y avait presque point de maisons où il n'y en eut quelques-uns, et il y eut même plusieurs familles qui préférèrent y rester, ne se souciant pas de retourner dans leur patrie, quoique leurs ennemis s'en fussent retirés. Boyve IV-34.

2) Journal de Triponé et autres.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 27

## YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

XIV

Que la mère soit esclave ou libre, chrétienne ou musulmane, créature pensante ou être privé de raison, elle n'en est pas moins mère, et son cœur bat toujours avec la même force pour ce qui est sa chair, son sang; en un mot, son enfant.

La pauvre martyre passait par une crise impossible à dépeindre.

Tous les ressorts de son imagination se dilataient à la pensée qu'Alim et Aïcha allaient

être heureux, et elle souriait de ce sourire de convalescent, qui transfigure un visage auquel avait fui la joie. Néanmoins, trop peu éclairée pour ne pas douter de ce que lui avait fait entrevoir Renée, trop imbue de ses funestes croyances, mille craintes obsédaient parfois son âme endolorie; elle alla jusqu'à permettre à sa pensée inquiète de ne pas croire à la certitude de la parole de l'amie et à la possibilité du bonheur.

Douter de l'amie !...

Douter de la mère adoptive de ses enfants !...

Ses souffrances et ses luttes furent cruelles.

— Si Alim et Aïcha doivent devenir malheureux, se répétait-elle dans ses angoisses, ne vaut-il pas mieux qu'ils le soient ici, où ils trouveront toujours celle qui comprendra leur douleur; ici, où ils n'auront pas à souffrir le supplice d'abandonner toutes coutumes qui, quoique naissantes, n'en sont pas moins profondément enracinées.

Et elle se consumait en craintes chimériques, en suppositions troublantes.

Puis, suivait des élans spontanés dans lesquels se retrouvait le cœur généreux de Yamina, et elle faisait quelques petits préparatifs.

Dût-elle s'exposer à être brutalisée par le maître, elle ravirait dans la cassette mystérieuse quelques objets qu'Alim et Aïcha garderaient en souvenir de leur mère.

La pauvre femme mit en réserve pour Aïcha, d'abord, ce dont elle pouvait disposer sans ruse, sans artifice: du *koheul*, qu'elle sortit d'un pli de sa *melhafa* (pièce d'étoffe droite, sans coupe, qui s'enroule autour du corps et se noue sur les épaules), du *koheul* qui lui servirait à s'agrandir les yeux dans les jours trop courts pour moi, soupirait-elle, dans les jours heureux où elle éprouverait du plaisir à se parer pour ceux qu'elle aimerait. Elle y ajoutait du henné pour se teindre les doigts, puis sa glæe, l'inséparable glace ronde enfermée dans une enveloppe en étain, ce bibelot de cinq centimes dont nos femmes de chambre feraient fi, et qui est l'inséparable de la femme arabe.

Elle remettrait tout cela à Renée, car Aïcha